



Critique. ELLE-MOI. D'un bout du monde à l'autre, de Katia Gagné
Par Caroline Gignac, Février 2017

Un être recroquevillé sur une peau qui pourrait être la sienne ou celle d'un animal, une toile en arrière scène qui par sa texture nous donne l'impression d'une autre dimension, des éléments éparses rappelant le souvenir - quelqu'un est déjà passé par là ? C'est dans cette vision que nous plonge *Elle-moi. D'un bout du monde à l'autre*. Présentée du 8 au 11 février et du 15 au 18 février 2017 au Théâtre La Chapelle par Danse-Cité, cette TRACES-HORS-SENTIERS chorégraphiée et mise en scène par Katia Gagné propose un voyage mémoriel aux accents féminins.

Portée par la soliste Ève Garnier, la première partie du spectacle nous plonge au coeur du principe d'évolution, d'organisation du monde. La gestuelle de l'interprète rappelle celle des amphibiens; des orteils tendus, tirés et écartés nous évoquant les petites pattes des grenouilles. La colonne vertébrale est mise en valeur par un costume fissuré donnant l'impression de branchies. Les mouvements découpés et isolés dans différentes parties du corps font croire à l'être originel, à la conjonction entre l'individu primitif et celui occidentalisé. On se dit alors que la mémoire dont on veut extraire le souvenir est celle d'un passé lointain où la trace de l'homme était encore presque imperceptible. Rapidement la chorégraphe nous fait rompre avec cette présupposition et diverge de ce premier univers en faisant intervenir la voix de la danseuse. De l'onirique on bascule vers le personnel, le récit. On entend l'interprète nous raconter ses premières menstruations, sa première rupture amoureuse. Cette fois, c'est le mot qui crée l'espace du souvenir. La metteuse en scène ponctue sa poésie par différents temps de verbes, rapatriés à une même action et réussit par ces simples instances grammaticales à convoquer l'imaginaire du public.

D'ailleurs la deuxième partie du spectacle est fortement marquée par des résonances théâtrales. L'enregistrement sonore agit comme un deuxième personnage. Par un chuchotement, une voix douce qui semble provenir d'un autre monde et qui répète en boucle « Au bout du monde. J'y étais. », on a le sentiment d'accéder à un double de la soliste, témoin d'une autre temporalité. La projection vidéo, quant à elle, sert de décor et lorsque le chœur des femmes se présente en scène c'est une meute de louves qui nous apparaît. La présence significative des interprètes, cette sensation à la fois de légèreté, de suspension, mais aussi d'une puissante gravité, vient considérablement moduler la séquence scénique. De cette façon, plusieurs éléments sont conviés afin de donner forme à la pensée artistique développée par la chorégraphe. Accordées les unes aux autres les voix féminines viennent convoquer le public. Nous serons même parfois concrètement touchés par l'une d'entre elles. Ces moments captivants nous offrent un contact privilégié. De ce collectif de femmes naît un discours de revendication, d'éveil au changement. Pendant ce temps, la soliste multiplie les changements de costumes, marquant le fil temporel et la succession d'événements. Toutefois, l'organisation dramaturgique nous fait voir le mécanisme de la pensée de la metteuse en scène et appuie fortement sur le propos : les différents éléments de la représentation tendent à trouver difficilement une harmonie, l'un en vient à surplomber l'autre. Ces paramètres mis au service d'une réflexion pertinente et poétique sur notre mémoire trouvent forme de façon fragmentaire. D'une certaine façon le déterminisme rattaché au discours épuise la proposition artistique. Malgré tout, on ressent la sincérité d'une démarche véritable et il s'agit par la suite d'entamer un dialogue avec l'oeuvre.

Avec *Elle-moi. D'un bout du monde à l'autre*. Katia Gagné nous invite à un voyage. Par l'imagerie du train elle nous rappelle que le plus grand périple demeure pour plusieurs une recherche personnelle. Ces appels à l'étranger, à des paysages inconnus sont souvent des prétextes à l'introspection. Finalement, c'est aller au bout du monde pour retourner en soi.



REPORTER AUDACIEUX - Grande passionnée de la vie, Caroline Gignac cumule diverses expériences artistiques. Elle débute par une formation en interprétation théâtrale au Cégep de St-Hyacinthe où elle développe un intérêt pour le mouvement. Elle assouvit cette curiosité par une formation intensive d'un an à l'École de danse de Québec. Cela devient pour elle l'opportunité de développer une réflexion sur le langage scénique dansé. Riche de connaissances, elle retourne à ses premiers amours en poursuivant des études universitaires en art dramatique à l'Université du Québec à Montréal. Poussée par une soif de nouveauté elle se rend jusqu'à Paris où elle séjourne le temps d'un semestre à la Sorbonne Nouvelle. Son regard artistique ne fait que se développer et se singulariser grâce à des rencontres, des stages et des opportunités de travail enrichissantes.